

L'ESPAGNE
ou
LA GRANDEZZA ESPAGNOLE

" En Espagne l'esprit chevaleresque avait revêtu un caractère extrêmement beau et noble. Cet esprit chevaleresque, cette grandeur chevaleresque réduits à un honneur inactif sont suffisamment connus sous le nom de *grandezza espagnole*." (328)*

État/Nation appartenant assurément aux " nations latines " avec " l'Italie, ... le Portugal, la France " et portant en lui l'héritage du " monde catholique romain " (322-343), à commencer par sa langue, l'Espagne apparaît cependant comme un Pays ou une Terre des contrastes, déjà au niveau ethnique -"L'Espagnol né du mélange du sang européen et arabe (maure)" ; d'où peut-être sa nature foncière, une certaine fierté (*solemnité*) ou un certain sens de la grandeur - du grandiose (*grandezza espagnole*), y compris chez les petites gens et devant ou pour des choses parfois insignifiantes.

" L'Espagnol né du mélange du sang européen et arabe (maure) montre dans son comportement privé et public, une certaine *solemnité* ; et même devant les grands auxquels la loi le soumet, le paysan manifeste la conscience de sa dignité. La *grandezza espagnole*, et la grandiloquence qu'on trouve même dans leur conversation indique une noble fierté nationale. ... Son esprit est d'humeur romantique ; (...) L'Espagnol est plein de fierté et goûte plus les grandes que belles actions." (Kant¹) Cette propriété caractéristique et fondamentale que l'on retrouve dans sa Littérature, récapitule et explique le cours et la tonalité parfois/souvent « tragico-comique » de son Histoire.

Il convient d'en proposer une déclinaison ou expression adéquate pour mieux s'en rendre compte. Car ce sens de la grandeur peut se traduire par le sens de la chevalerie, de l'héroïsme ou de l'honneur, omniprésent en effet dans les comportements (faits) et les récits (gestes) hispaniques.

" Le contenu individuel qu'on fait valoir ici revêt déjà la forme de l'universalité. C'est pourquoi nous voyons chez les Espagnols particulièrement l'honneur comme principe moteur."

Et de fait on rencontre ce trait aussi bien tout au long de son Passé réel, ancien (Moyen-Âge, Renaissance) ou récent (Guerre civile de 1936), qu'immortalisé dans l'une de ses figures littéraires majeures, dont notre tragédien Corneille nous a laissé une adaptation théâtrale, *Le Cid*.

"Ce que cette fleur poétique a été pour l'héroïsme national de l'Espagne du Moyen-Âge, elle l'a exprimé dans le poème du *Cid* d'abord, puis avec une grande élégance dans une suite de récits dits *romanceros* que Herder a fait connaître en Allemagne."

V. Hugo offrira une tout autre illustration de cet Honneur dans *Hernani, ou l'Honneur castillan*.

Mais une œuvre plus célèbre ou universelle encore -tout le monde la connaît ou en a entendu parler- en propose néanmoins une version davantage complète ou complexe et ainsi plus vraie, au travers des « exploits » de l'*Hidalgo* ou du « Chevalier » *Don Quichotte de la Manche* narrés par Cervantès. En dépit du " ridicule " et de " l'aberration comique ", liée au décalage entre la Chimère poursuivie par le personnage et le contexte objectif de l'époque, ils expriment pourtant un certain idéalisme ou romantisme et révèlent des " traits de caractère d'une grande beauté et qui touchent à la génialité " :

"le roman de Cervantès, plus profond [que le *Roland furieux* d'Arioste], a déjà la chevalerie derrière lui, comme un passé périmé qui, dans la vie présente, avec sa réalité prosaïque, ne peut plus être ressuscitée que sous la forme d'une folie isolée, d'idées imaginaires ; cependant ce roman montre, d'autre part, que le passé en question a certaine noblesse et grandeur qui l'élèvent au-dessus de la platitude, de la niaiserie de cette réalité prosaïque, sans éclat et en font ressortir tous les défauts et toutes les insuffisances."² L'ambivalence du Héros nous paraît « réfléchir » à merveille l'ambiguïté de l'Histoire espagnole, condensé de Grandeur (Beauté et Noblesse) et de Bassesse (Fatuité ou Ridicule).

* Toute citation non suivie d'un nom d'auteur est nécessairement de Hegel ; non référenciée, elle renvoie aux *Leçons sur la Philosophie de l'Histoire universelle* (Vrin) dont nous précisons la pagination entre parenthèses.

¹ *Anthropologie* 2è Partie C. p. 157 - *Obs. sent. Beau et sublime* p. 53 (Vrin)

² E. § 394 Add. p. 423 et *Esth.* 8. p. 236 (Aubier) ; Id. B. p. 257 (Champs) ; 5. Art rom. p. 124 et 8. Poésie p. 244 ; cf. M. de Unamuno, *La Vie de Don Quichotte* (1905) et J. Ortega y Gasset, *Méditations sur Don Quichotte* (1914)

Un bref résumé de cette dernière suffira à le montrer et à répondre à la seule question ici pertinente : *Quel rôle effectif a joué historiquement l'Espagne ; sa Grandezza fut-elle réelle ou imaginaire (d'apparat) ?* A moins et comme toujours que la vérité ne s'avère finalement à la fois plus simple et plus compliquée, et que ces deux dimensions ne s'imbriquent étroitement, comme c'est le cas chez *Don Quichotte* ou ultérieurement dans *La Vie est un Songe* d'un autre écrivain hispanique, le dramaturge Calderón. Parcourons donc avec Hegel, Philosophe de l'*Histoire universelle*, la Chronique espagnole, afin de repérer en ses Heurs et Malheurs l'essence et la portée de sa *Grandezza*, soit celles de l'Espagne même.

I. La Grandeur réelle

Conquise en 711 par les Musulmans, la Péninsule ibérique, à l'instar de l'Occident en général, tout en luttant contre eux et se forgeant son identité, bénéficia de la culture judéo-arabe (sémitique), tant au plan architectural (Grande Mosquée de Cordoue, Palais de l'Alhambra de Grenade), qu'au plan scientifique (Bibliothèque de Cordoue, Penseurs).

" Dans la lutte contre les Sarrasins, la bravoure européenne s'était idéalisée en la belle et noble chevalerie ; la science et les connaissances, notamment philosophiques sont venues en Occident de chez les Arabes. (...) Pendant longtemps les Occidentaux n'ont rien connu d'Aristote que ces retraductions des ouvrages aristotéliens et ces traductions des commentaires arabes [Averroès]. C'est par des Arabes espagnols et surtout par des Juifs du Sud de l'Espagne [Maïmonide] et du Portugal que ces traductions de l'arabe en latin ont été faites ; c'est pourquoi il y a souvent encore entre l'arabe et le latin une traduction hébraïque."

C'est dire les racines mêlées, indo-européennes et sémitiques, de l'*ethos* ou de la mentalité hispanique.

La *Reconquista* s'étendit surtout le Moyen-Âge et même jusqu'en 1492 - découverte de l'Amérique - et donna naissance à l'esprit chevaleresque, exalté déjà dans notre *Chanson de Roland* ; il sera magnifié dans la figure du *Cid* espagnol.

" L'Espagne lutta pendant tout le Moyen-Âge, tantôt en se maintenant, tantôt victorieusement contre les Sarrasins, jusqu'à ce qu'enfin ceux-ci eussent succombé sous la force plus concrète de la civilisation chrétienne. ... Les Espagnols, alliés à des chevaliers francs, entreprirent de fréquentes expéditions contre les Sarrasins, et cette rencontre des chrétiens avec la chevalerie d'Orient, sa liberté, sa parfaite indépendance d'âme fit que les Chrétiens eux aussi accueillirent cette liberté. L'Espagne fournit la plus belle image de la chevalerie médiévale et le héros en est le *Cid*." (289-304)

Cet esprit, au confluent du Devoir ou de l'Honneur (Abnégation, Dévouement, Sacrifice) et de l'Entêtement (Affectation, Morgue, Rigidité), permit sûrement à ses détenteurs d'accomplir de Belles et Grandes choses mais explique aussi pour partie ses échecs.

La *Reconquête* achevée, aussi bien de son territoire que de son « âme », grâce à un retour à ses sources chrétiennes par des théologiens autochtones, tel Raymond de Sabunde au XV^e - dont Montaigne fera l'*Apologie* et dont le Philosophe louera l'"esprit spéculatif" - et bien avant au XIII^e Raymond Lulle et son *Ars magna*³, le sens de la Grandeur ou de l'Honneur (Orgueil) incitera l'Espagne à se lancer à son tour à la *Conquête* du monde.

³ Ph.H. p. 278 - H.Ph. 5. pp. 1034-1036 et 1116 - 119

Passées l'"horreur" et la ruine des "Croisades [qui] parachevèrent l'autorité de l'Église" (304) et auxquelles la chevalerie espagnole prêta hardiment son concours, le Royaume d'Espagne colonisa une énorme partie du globe, à commencer par l'Amérique, jouant du coup un rôle de premier plan lors de la *Renaissance*, comparable sinon identique à celui de l'Italie.

"C'est trois grands faits : ce qu'on appelle la restauration des sciences, la floraison des Beaux-Arts, la découverte de l'Amérique et celle de la route des Indes orientales, peuvent se comparer à l'aurore qui, après de longues tempêtes, annonce pour la première fois le retour d'un beau jour. Ce jour est celui de l'Universalité, qui éclate enfin après la longue nuit, fertile en conséquences et terrible du moyen-âge; jour qui signale par la science, l'art et l'instinct de la découverte, c'est-à-dire par ce qu'il y a de plus noble et de plus sublime que le génie humain, affranchi par le christianisme et émancipé par l'Église, représente comme son contenu éternel et vrai." (314)

Le Génois Colomb se mit au service de la Couronne espagnole et baptisera Haïti d'*Hispaniola*.

Et cette *Conquista* conduisit celle-là, particulièrement au XVI^e sous le règne de Philippe II, le fils de Charles-Quint, à former la plus grande puissance européenne, pour ne pas dire mondiale, imposant en ces temps, sa loi économique et guerrière (politique) au reste du globe ou presque. " Il tenait l'Amérique et l'Inde, il s'appuyait - Sur l'Afrique, il régnait sur l'Europe, inquiet - Seulement du côté de la sombre Angleterre;" (Hugo, *La Rose de l'Infante* in *La Légende des siècles*). Son pouvoir s'appuyait essentiellement sur les richesses minières (or) tirées de ses colonies et sur ses " grandes forces militaires " dont l'*Invincible Armada* -fer de lance de la victoire remportée sur les Ottomans à Lépante en 1571, à laquelle prit part Cervantès.

" La bataille de Lépante empêcha l'Italie et peut-être toute l'Europe d'être submergée par les Barbares." (330)

Bien que contrecarrées et menacées par l'Angleterre et " la résistance des Hollandais " (ibid.), les forces ibères n'en conservèrent pas moins une hégémonie avérée durant plus d'un siècle.

Vu la nature hybride (mêlée) du caractère hispanique, l'on ne sera pas trop étonné par " le pouvoir despotique des rois " (328) et par sa ressemblance avec le *despotisme oriental*.

" Aussi, la monarchie absolue d'Espagne, qui n'a qu'une ressemblance superficielle avec les monarchies absolues d'Europe en général, doit plutôt être rangée dans la catégorie des formes asiatiques de gouvernement." (Marx)

La longue présence des Arabes sur leur sol n'a pas pu ne pas laisser des traces significatives.

" L'Espagne est un singulier pays, il y reste quelque chose des mœurs arabes." (Balzac)⁴

La domination politique induit inéluctablement une supériorité culturelle, d'autant plus prégnante que l'Église, sortie fortifiée des Croisades, nous l'avons rappelé, exerçait un véritable magistère sur la pensée, quand elle ne fonctionnait pas comme une police de celle-ci, via l'*Inquisition*. Sorte de Croisade intérieure -elle en prolonge voire approfondit l'action au niveau idéologique: " une illégitime et immorale servitude des âmes ... l'arbitraire illégal et la violence "(304)-, cette dernière consistait en un Tribunal tenu par " les Dominicains ", chargé de surveiller et de sanctionner les opinions ou les théories -" l'horreur de la justice criminelle " (325). Elle fut dirigée pendant quinze ans (1483-1498) par l'intransigent Torquemada auquel V. Hugo consacra un drame au titre éponyme, et dont s'inspireront Schiller dans sa pièce *Don Carlos* et Dostoïevski en sa fameuse parabole du *Grand Inquisiteur* des *Frères Karamazov*.

⁴ Marx, *L'Espagne révolutionnaire* I p; 863 in Œuvres IV Pol. I (Pl.) et Balzac, *La Muse du département* II. XXII.

Contrairement aux *Italiens*, habités par "l'ingénuité" ou une certaine insouciance, les *Espagnols* ne pouvaient guère s'offusquer outre mesure d'un tel contrôle fanatique, implacable et tatillon, vu qu'il correspondait assez bien à leur sens de "l'honneur" ou à leur tempérament dogmatique : leur attachement constant et indéracinable ou leur foi inébranlable et rigide (" persévérance ") à " certains principes fixes ", établis une fois pour toutes et pris au pied de la lettre.

"L'Espagnol, par contre, a, jusqu'à maintenant, tenu ferme, avec un zèle fanatique, à la lettre des doctrines du catholicisme, et poursuivi pendant des siècles, avec une inhumanité africaine, au moyen de l'Inquisition, ceux qui étaient soupçonnés de s'écarter de cette lettre."⁵

On réévaluera quelque peu l'œuvre de l'Inquisition espagnole ou l'on corrigera sa *Légende noire*. Pour cruelle ou terrible qu'elle apparaisse, cette sévère discipline de la pensée s'inscrit en effet dans un contexte déterminé et répond à une certaine logique : la "servitude" qu'elle a encouragée participe d'une servitude « volontaire » et indispensable à la préservation de la Foi commune, comme l'a parfaitement compris et noté Dostoïevski.

Qui plus est, dans la mesure où elle s'attaqua, au-delà des Arabes et des Juifs, expulsés en 1492, principalement aux nobles qu'elle dépouilla de leur fortune et de leurs prérogatives, telle celle d'" entretenir pour eux des troupes particulières ", ne leur abandonnant qu'" un vain honneur ", elle rencontrait l'assentiment du peuple dont elle flattait le sentiment nationaliste et le désir de pureté, tout en renforçant la monarchie qui sut en tirer profit.

"Le moyen toutefois qui permit à la royauté de s'affermir en Espagne fut l'Inquisition. Celle-ci, instituée pour poursuivre des Juifs cachés, des Maures et des hérétiques, prit bientôt un caractère politique en se tournant contre les ennemis de l'État. L'Inquisition fortifia ainsi le pouvoir despotique des rois : elle était même au-dessus des évêques et des archevêques et pouvait les citer devant son tribunal. La fréquente confiscation des biens, une des peines les plus ordinaires, enrichissait à cette occasion le trésor de l'État. En outre, l'Inquisition était un tribunal de suspicion et exerçant ainsi une formidable puissance sur le Clergé, elle avait son soutien réel dans l'orgueil national. Tout Espagnol, en effet, tenait à être de sang chrétien et cet orgueil s'accordait bien avec les intentions et l'atendance de l'Inquisition. Certaines provinces de la monarchie espagnole, comme par exemple l'Aragon avaient encore beaucoup de droits particuliers et de privilèges, mais à partir de Philippe II les rois d'Espagne les supprimèrent entièrement." (328)

Accélération de l'unification des régions et la centralisation du Pouvoir, elle a largement contribué à la *Grandeur* de l'Espagne et/ou à son rayonnement culturel.

Tout au long du *Siècle d'Or* (vers 1492, fin de la *Reconquista* et découverte de l'Amérique - vers 1648 (*Traité de Westphalie*, Reconnaissance des Provinces-Unies et Suprématie de la France) le Royaume ibérique, bastion du Catholicisme, en lutte à la fois contre l'Islam et la Réforme, et point de départ de l'évangélisation de l'Amérique et de l'Extrême-Orient (cf. Leibniz, *Novissima Sinica*, 1697), donna naissance à la Compagnie de Jésus (Saint Ignace de Loyola) et à toute une spiritualité mystique carmélite (Sainte Thérèse d'Avila, Saint Jean de la Croix). Ses peintres (Vélasquez, Le Greco, *Murillo*, Ribera, Zurbaran) triomphent sur la scène européenne et ses écrivains (Cervantès, Lope de Vega, Tirso de Molina, Góngora, Calderón, Gracián), grands pourvoyeurs de mythes ou de symboles universels (*Le Cid*, *Don Quichotte*, *Don Juan*) et fort diserts naturellement sur les thèmes de " l'honneur " et de " l'amour ... chevaleresque ", jouissent d'une notoriété universelle ; leurs genres littéraires (*romances*, *romans picaresques*) servent au demeurant et encore de référence à tous⁶.

⁵ E. § 394 Add. p. 423 ; cf. égal. Kant, *Anthropologie* 2^e Partie C. p. 158 et *Obs. sent. Beau et sublime* p. 58

⁶ *Esth.* Id. B. p. 228 ; 5. pp. 73-4 ; 81-82 et 8. p. 236

Pour durable -un siècle et demi- voire éternelle, en ce qui concerne les œuvres d'Art, qu'elle ait été, cette période *grandiose* n'en prit pas moins fin au milieu du XVII^e, suite certes aux coups conjugués des ennemis de la Couronne hispanique (Angleterre, Hollande, France), mais et surtout en vertu de la loi historique générale qui interdit à un peuple, quel qu'il soit, et/ou à son principe particulier de « gouverner » sempiternellement.

"Si, dans un peuple ... la pensée supprime la particularité et évolue jusqu'à ce que le principe particulier du peuple cesse d'être essentiel, ce peuple ne peut plus subsister : un autre principe est né. L'Histoire du Monde passe alors à un autre peuple."⁷

Il incombe à d'autres de prendre sa place et de le « dépasser » (transcender) historiquement. Lui-même prend d'ailleurs conscience de la particularité de celui-ci, en l'occurrence ici l'Honneur, mais inapte à le surpasser concrètement, vu que ce dernier formait son « âme » ou sa substance, il en conservera fatalement l'étroitesse ou le négatif -"un honneur inactif ... un vain honneur".

II. La Grandeur imaginaire

Contrée des paradoxes, l'Espagne a incontestablement bâti de belles et précieuses choses et combattu pour de nobles causes : en quoi elle mérite l'hommage et le respect de tous : l'« Histoire » ne l'a pas oublié et a pleinement reconnu son rôle capital d'antan.

Cependant même dans ses héroïques et valeureux combats ou tentatives, elle n'a pu s'empêcher de poursuivre des chimères, faute d'une claire et positive compréhension de sa propre condition ou faiblesse, à commencer par celle de son État dont l'unité est loin d'être acquise, tant le provincialisme ou le régionalisme continue à y régner.

" En Espagne, par contre, où, comme il a été dit, l'universel parvient à quelque domination sur le singulier, les États singuliers qui ont existé antérieurement dans ce pays sont déjà fondus en un unique État, dont les provinces cherchent, assurément encore, à affirmer une trop grande subsistance-par-soi."⁸

Et à quoi est liée cette faiblesse sinon à l'égoïsme, l'outrecuidance ou le quant à soi des élites dont chaque membre a davantage soin de ses intérêts personnels que de la collectivité ?

Rien détonnant qu'après une harmonie de façade, le Royaume ibérique et sa puissance se soient délités depuis le milieu du XVII^e et qu'il rêve dès lors à une Grandeur à jamais perdue. Cette (nouvelle) page de son Histoire date en fait de la fin du XVI^e et s'étend sur tout le XVII^e, avec l'affaiblissement de la Monarchie dont on perçoit un écho dans *Les Ménines* de Vélasquez, "*théologie de la peinture*" (Giordano) - "*représentation de la représentation classique*" (Foucault)⁹. Elle se parachève au début du XVIII^e lors de la *Guerre de Succession* qui vit la France imposer les Bourbons sur le trône d'Espagne, et elle perdure sans discontinuité jusqu'à nos jours. Assez rapidement l'Espagne est passée du rang de Puissance dictant sa loi aux autres États à celui d'un pays dont la voix ne pèse plus guère dans le concert des nations.

⁷ *Raison dans l'Histoire* III. 3. p. 211 (10-18)

⁸ *E.* § 394 Add. p. 424

⁹ L. Giordano in A. Palomino, *Vie de Vélasquez* (1724) et M. Foucault, *Les Mots et les Choses*, Préf. (1966)

De cette décadence les aléas ou les circonstances externes furent les conditions occasionnelles : ses vraies causes sont à chercher, comme toujours chez l'être humain, du côté des motifs, des raisons ou d'une responsabilité internes.

" Le signe de la haute destination absolue de l'homme c'est ... d'être *responsable* (...). Une force supérieure, mais extérieure, à la longue ne peut rien "¹⁰.

Tout autant que la réussite, les échecs sont imputables en dernière instance à l'unique volonté de leurs auteurs (créateurs, réalisateurs, sujets), c'est-à-dire à leur mentalité ou « psyché ». Des facteurs extérieurs (géographie, guerres, coups du sort) peuvent en précipiter ou retarder le cours, ils ne sauraient les produire.

Le même *Honneur* ou la fidélité immuable à certains principes et la même Foi inébranlable dans les dogmes et la tradition catholiques, qui ont favorisé l'Impérialisme et la suprématie des Ibères, leur ont fermé, ou pour le moins freiné, la voie de la *Réforme* et a fortiori celle de la *Révolution* dont les idéaux égalitaires juraient par trop avec leur individualisme aristocratique et avec le conservatisme de leur religion. Et lorsque Napoléon essaya de les contraindre à les adopter, au travers d'une Constitution, il se heurta à une résistance farouche.

"Le libéralisme a régné notamment sur tous les pays latins, c'est-à-dire, le monde catholique romain - la *France*, l'*Italie*, l'*Espagne*. Partout cependant, il a fait banqueroute ; ce fut d'abord le cas dans sa fabrique en France, puis cela arriva en Espagne et en Italie ; et même deux fois dans les États où il a été introduit ; en Espagne une fois du fait de la constitution napoléonienne, puis de celle des Cortès ; dans le Piémont, une fois quand celui-ci fut incorporé à l'Empire français, puis à la suite d'une insurrection particulière, et de même à Rome, à Naples deux fois." (343)

Il est vrai que la tentative napoléonienne n'était point dépourvue de solides arrière-pensées, malgré un projet somme toute louable, ainsi que de maladresse et de violence.

La sanglante guérilla ou guerre qui s'ensuivit, menée surtout par les paysans espagnols - la *Guerra de Independencia* (1808-1813- lui apprit, à ses dépens, que l'on ne « force » point les gens à devenir ou être libres, l'Histoire ne progressant réellement qu'avec l'accord, l'assentiment ou " l'aspiration qui animerait la masse entière d'un peuple "¹¹.

" Une force supérieure, mais extérieure, à la longue ne peut rien : Napoléon n'a pas pu davantage forcer l'Espagne à être libre que Philippe II n'a pu réduire la Hollande en servitude." (344)

La « libération » d'un peuple dépend d'abord et avant tout de lui-même.

F. Goya fera ressortir la « barbarie » ou cruauté de cette lutte dans maints de ses tableaux dont l'incontournable *Los fusilamientos del tres de mayo* (Les fusillés du trois mai 1808). Picasso en sa célèbre toile *Guernica*, bien qu'au moyen d'autres procédés picturaux, exprimera avec un « dolorisme » similaire et typiquement espagnol, l'horreur de la *Guerre civile* (1936-1939), au cours ou à la fin de laquelle deux poètes républicains trouvèrent la mort, l'un assassiné, fusillé, *F. G. Lorca*, et l'autre épuisé lors de sa fuite, *A. Machado* (Aragon, *Les Poètes, Prologue*).

¹⁰ *R.H.* chap. II. 2. p. 131 - *Ph.H.* p. 344

¹¹ *Ph.D.* § 274 Add. p. 287 (Vrin)

L'issue de celle-là, la victoire de Franco, et le régime réactionnaire qu'instaura le *Caudillo* avec l'aide de l'armée et d'un parti unique, la Phalange, et l'appui de l'Église, des grands propriétaires terriens, de la haute bourgeoisie industrielle et financière et une partie des classes moyennes, sans compter l'approbation tacite du reste de la population, montrent à l'envie la permanence ou la rigidité des structures sociales et idéologiques, le prestige historique en moins toutefois.

Car si le franquisme se réclamait bien des *Rois catholiques* d'antan et de leur « croyance », et brandissait volontiers le slogan *España una, grande y libre*, en lieu et place de l'esprit de (Re)conquête qui animait ceux-ci, il a livré la Péninsule à l'Invasion du tourisme de masse. La durée même d'un tel régime (1939-1974), nonobstant quelque contestation morale ou politique, confirme pleinement et la longévité d'un *ethos* national (Honneur) et sa déliquescence avancée et programmée (Honneur perdu).

L'actuelle Démocratie, Monarchie parlementaire en fait, avec le Bourbon Juan Carlos à sa tête, adoubé par Franco ne contredit nullement cela, elle qui du passé ne conserve pratiquement plus qu'une forme d'« exhibitionnisme » ou d'ostentation pure et simple - " un vain honneur " -, la fanfaronnerie ou les rodomontades si exaspérantes et fréquentes hélas chez l'Espagnol d'hier et davantage encore celui d'aujourd'hui, dans la mesure où ils concernent l'immense majorité et portent sur des objets tantôt prosaïques, telle la bulle immobilière, à l'origine de la crise récente, tantôt quasi insignifiants ou de simple parade, tel le sport.

Il n'est pas jusqu'à l'Art moderne hispanique qui ne respire cette bouffonnerie (boursofflure) voire ce sens de la provocation, signe d'une vanité et très souvent d'une vulgarité radicale, que ce soit en littérature, essentiellement latino-américaine, Cortázar, Márquez, Vargas Llosa, en architecture, la *Sagrada Família* de Gaudi - " un des édifices les plus hideux au monde " (Orwell¹²) -, en peinture, Picabia, Picasso, Gris, Miró, Dali, ou au cinéma, Buñuel, José Franco, Almodóvar, et leur style kitsch, délirant ou extravagant.

Tout en retenant certaines leçons de leurs illustres prédécesseurs, tous ces différents créateurs en accentuent surtout la face la plus discutable et la plus irritante, chose que n'ont pas manqué de dénoncer déjà les critiques anciens, même les mieux intentionnés à l'endroit de l'Espagne : " cette exagération pompeuse, ... ce style mêlé de bouffonnerie et d'emphase, ... cette redondance grandiloquente " (Marx¹³).

Quant à l'utilisation de plus en plus répandue de la langue ibérique - la deuxième langue au monde la plus parlée hors de ses frontières et bientôt sans doute la première - elle s'avère un vestige et un symptôme éminemment problématiques, si l'on tient compte du fait que ses locuteurs se recrutent dans des sphères géographiques limitées et de peu de poids historique ou dans des couches sociales relativement basses (sans influence).

¹² *Hommage à la Catalogne* (1938)

¹³ *L'Espagne révolutionnaire* II p. 870

Qu'est-ce que fondamentalement la *Grandezza* espagnole et quel rôle a-t-elle joué dans l'Histoire ? Réponse : un sentiment (Réel) -une représentation (Imaginaire)- à la fois noble et vain et dont il reste certes la Mémoire de la grande Œuvre accomplie ou les Chefs-d'œuvre artistiques qu'elle nous a légués et que l'on lit chez soi ou admire continuellement au musée à Madrid (*Prado*) ou à Vienne (*Kunsthalle*). Cet héritage ou ces traces constituent le Bien de tous et ont façonné notre Culture à jamais. L'Europe, le Monde occidental, le Monde tout court lui sont redevables de son être / identité.

Mais ce " Pays de la noblesse ", comme le qualifiait ironiquement Kant¹⁴, a aussi quelquefois, trop fréquemment assurément, sombré dans les pires et regrettables travers de la conviction (illusion) ou de la posture *aristocratique*, celle de se croire de naissance et pour toujours au-dessus du monde, soit une certaine morgue ou suffisance satisfaite, autant dire banalement l'arrogance ou l'orgueil, sans, faut-il le préciser, aucun fondement contemporain véritable.

D'où le sentiment ambigu (partagé) qu'il inspire légitimement à quiconque l'étudie ou y séjourne un peu, à l'instar du jugement « ambivalent » (double et/ou équivoque) que suscite forcément son emblème ou « héros » national par excellence, *Don Quichotte*.

J. Brafman

¹⁴ *Anthropologie* 2è Partie C. p. 155 note